Document generated on 06/04/2025 9:45 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

Colloques de l'Institut français du collège de l'Assomption. Québec, Conseil de la Vie française en Amérique, 1980-1984.

Martin Tétreault

Volume 39, Number 2, Fall 1985

Histoire de la famille

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304357ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304357ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tétreault, M. (1985). Review of [*Colloques de l'Institut français du collège de l'Assomption*. Québec, Conseil de la Vie française en Amérique, 1980-1984.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *39*(2), 277–281. https://doi.org/10.7202/304357ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Colloques de l'Institut français du collège de l'Assomption. Québec, Conseil de la Vie française en Amérique, 1980-1984.

Pour diverses raisons (qui n'ont probablement rien à voir avec les ethnies elles-mêmes) les années 1970 ont connu aux États-Unis une période que l'on a pu qualifier de «ethnic revival». La fondation, en 1969, de l'Institut français du Collège de l'Assomption à Worcester, Massachusetts, témoigne de l'essor que connaissent les études consacrées à la vie franco-américaine. Depuis 1980 l'Institut français organise un colloque annuel dont les principales communications sont publiées par le Conseil de la Vie française en Amérique, de Québec. Selon les termes du préfacier des actes du premier colloque «cet institut apparaît comme l'organisme le plus capable d'établir et de maintenir des liens de plus en plus étroits entre chercheurs, de les encourager, de coordonner leurs recherches et de publier (...) leurs travaux, comme aussi de mettre éventuellement à leur disposition d'importantes ressources bibliographiques, archivistiques et muséologiques».

Les actes du premier colloque regroupent des communications consacrées à la situation de la recherche sur la franco-américanie ainsi que sur la langue

et la littérature. Après un survol de la migration canadienne-française vers la Nouvelle-Angleterre par le géographe R. D. Vicero, Gérard Brault dresse une bibliographie commentée des travaux consacrés aux centres franco-américains. Ces études, pour la plupart, ont suivi le courant général des sciences humaines des trente dernières années, c'est-à-dire qu'elles mettent nettement l'accent sur le collectif plutôt que sur le singulier ou l'individuel. Les communications, spécialement celles de Frances Early et de Daniel Walkowitz, constituent d'intéressants «case studies». Early a étudié la première génération d'immigrants québécois de Lowell. Elle a pu constater que plus de 40% de cette population vivait dans l'indigence et la grande pauvreté. Quant à Walkowitz, déjà connu pour ses travaux sur les travailleurs de Cohoes, New York, il s'intéresse davantage à l'attitude des Canadiens français envers le syndicalisme et conteste ce lieu commun de la littérature historiographique voulant que les Canadiens français soient passifs, respectueux des lois et conservateurs. De toute évidence, nous croyons qu'il faudra procéder, dans un premier temps, à de nombreuses études comparatives sur cette question, afin d'éviter l'impasse où pourraient nous conduire des généralisations concernant des groupes ethniques.

La seconde partie du colloque 1980 fut consacrée aux études linguistiques et littéraires. Dans un excellent article consacré à la langue franco-américaine, Robert A. Fisher, en plus de faire la revue de la littérature linguistique, caractérise la langue franco-américaine par 1) une similitude de base entre le système phonologique de la langue de la diaspora et celui du québécois populaire; 2) la survivance d'expressions archaïques; 3) un morcellement potentiel des connaissances grammaticales et la simplification de la structure interne de la langue; 4) et enfin, l'anglicisation, sous la forme d'emprunts et de calques. Selon l'auteur, ce dernier phénomène est sans doute le trait le plus caractéristique du français de la diaspora.

C'est probablement le genre romanesque qui permet le mieux d'exprimer les tensions internes et les conflits de l'acculturation. Richard B. Sorrell étudie le roman ethnique franco-américain de langue anglaise des quarante dernières années. Les différents romans de J. Ducharme, V. Parsons, A. Archambault, G. Robichaud, R. Cormier, Grance Metalious et Kerouac apparaissent, selon l'auteur, comme le lieu où s'expriment, dans toute leur ambivalence, la dualité culturelle, la marginalité, parfois la révolte et la crainte ou la volonté d'assimilation. De l'histoire littéraire franco-américaine, Armand B. Chartier note avec clairvcyance «qu'elle fut conditionnée en grande partie par une idéologie précise, celle de la survivance (...) idéologie qui a eu tendance à privilégier l'énoncé utilitaire plutôt que la création esthétique gratuite, l'écrit engagé, tantôt idéaliste, tantôt pragmatique plutôt que l'écrit «artistique».

Le deuxième colloque de l'Institut français (1981) est marqué au coin de l'anthropologie. On a voulu mieux connaître «L'émigrant québécois vers les États-Unis, 1850-1920». Il s'agit-là d'une caractéristique de l'historiographie récente que d'étudier le migrant dans son ethnicité. Les histoires nationales (spécialement aux États-Unis) s'employaient davantage à fondre leurs immigrants dans leurs sociétés d'adoption, quand elles ne les ignoraient pas totalement. L'historiographie des années 1970 a vu s'inverser la tendance.

Les conférenciers se sont donc attardés à décrire divers aspects de la culture québécoise (au sens large) de la période de l'émigration. Yves Roby

resitue l'émigration québécoise dans son contexte proprement économique; celui-ci a bien saisi le caractère chronique de l'endettement rural pendant cette période qui a vu les lois du marché envahir le monde rural.

Nive Voisine, le spécialiste de l'histoire du catholicisme québécois de la seconde moitié du 19e siècle, se penche, dans un article particulièrement bien documenté, sur les valeurs religieuses de l'émigrant québécois. Voisine esquisse à grands traits les cadres généraux de l'évolution du catholicisme québécois (réaction catholique de 1840, le Programme de 1871); l'enseignement du clergé (essentiellement les principes ultramontains et la subordination de l'ordre civil et politique à l'ordre religieux); on retrouvera enfin quelques mots sur le vécu religieux (la pratique religieuse et les dévotions populaires).

Dans une communication brève, intitulée «Les Québécois et la culture savante», Claude Galarneau suggère qu'environ 25% des émigrants québécois en partance pour la Nouvelle-Angleterre étaient fort probablement illettrés. Voilà bien un domaine de recherche dans lequel tout reste à faire.

De son côté, Pierre Anctil étudie «L'attachement à la terre dans certains romans du terroir québécois». Anctil considère le roman de la terre davantage comme un discours idéologique qu'une oeuvre de création proprement dite. Il observe pertinemment que le roman du terroir a précisément pris naissance dans la littérature québécoise au moment de l'exode massif des paysans de la Vallée du Saint-Laurent vers les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. Peut-on y voir un lien de cause à effet? Il est permis de le croire à la condition de tenir compte d'autres facteurs. Le roman québécois de cette époque ignore à peu près totalement la réalité franco-américaine mises à part quelques exceptions que l'auteur s'est patiemment employé à relever.

Signalons enfin la contribution de l'anthropologue Peter Woolfson: «Le Franco-Américain campagnard dans l'État du Vermont». Woolfson étudie le «vécu franco-américain tel qu'il était et tel qu'il est (...) dans le nord de cet état»: la plupart d'entre eux étaient originaires de petits villages québécois tous situés à l'intérieur d'un rayon de cinquante milles; presque tous venus pour des raisons d'ordre économique, les Canadiens français se sont engagés comme ouvriers agricoles, métayers et plusieurs d'entre eux ont acheté leur terre. Si leur foi est restée vivace, observe Woolfson, le français par contre est une langue qui n'a aucune raison de survivre en raison de l'intégration progressive des Franco-Vermontois à la communauté environnante. L'A. nous informe du reste qu'une école locale catholique, privée «... a envoyé un mot aux parents d'enfants dont le français est la langue dominante, leur demandant de cesser de parler français à la maison parce que cela freinait le progrès scolaire de leurs enfants». Signe des temps? Seuls les intrépides peuvent maintenir le rêve de la survivance.

En 1982, le colloque de l'Institut français se voulait consacré à l'étude des «Little Canadas», c'est-à-dire ces quartiers, ou sections de quartiers, des centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, généralement insalubres et surpeuplés, où s'entassaient, en raison de la modicité du prix des loyers, les immigrants canadiens-français. Les deux premières communications constituent d'excellents «case studies» de la réalité franco-américaine en milieu urbain. M. J. Guignard et F. H. Early décrivent respectivement les «Little Canadas» des villes de Biddeford, Maine et de Lowell, Massachusetts.

Si les Canadiens français ont, dans les deux villes mentionnées une «visibilité» notoire, C. W. Estus et K. J. Moynihan ne la retrouvent pas dans le cas de la ville de Worcester, Mass. où les ressortissants canadiens-français sont dispersés dans cette ville à la structure industrielle beaucoup plus variée que dans les villes précédentes.

Le quatrième colloque (1983) avait pour thème le journalisme de langue française aux États-Unis. De 1869 à nos jours, au-delà de 300 journaux franco-américains virent le jour, nous informe Robert B. Perreault dans son survol de la presse franco-américaine. Le nombre n'est pas sans impressionner. Nous nous demandons toutefois dans quelle mesure ce nombre élevé de journaux ne trahit pas plutôt le caractère éphémère de ces publications. Le mouvement journalistique était certes vivant mais les obstacles étaient de taille. D'abord, l'étroitesse du marché, la concurrence graduelle de la presse anglophone, l'indifférence pure et simple et, facteur dont aucun des intervenants ne semble avoir tenu compte: l'analphabétisme d'une certaine partie de la population.

Un débat a secoué et divisé la franco-américanie dans les années 1920 et il ne s'est pas passé un colloque de l'Institut sans que l'ombre de ce débat ne vienne planer sur les congressistes; nous voulons parler de l'affaire de la *Sentinelle*. Richard S. Sorrell qui lui a consacré sa thèse de doctorat, étudie, parce que les sources diocésaines ne sont pas accessibles, le rôle joué par la presse dans l'affaire de la *Sentinelle* dont les rédacteurs furent excommuniés par le Pape en 1928. Sorrell évoque cette lutte entre le nationalisme ardent et calomnieux de la *Sentinelle* versus la *Tribune* plus modérée.

Armand B. Chartier récidive en 1983 avec une longue communication consacrée au prolifique journaliste engagé, hérault de «l'idéologie, de la mystique, de l'idéal de la Survivance». Homme de combat, intransigeant, intégriste, nourri auprès des théoriciens catholiques à la couenne dure (Veuillot, Bloy, Mgr Laflèche) Wilfrid Beaulieu s'est donné pour vocation, non sans don-quichottisme de «... dénoncer l'incurie des nôtres et le machiavélisme des assimilateurs assoiffés de pouvoir et de domination (sic)». Voyez-le pourfendre à grands coups de hallebarde «l'Anglo, l'ennemi héréditaire» et l'Irlandais «dont le catholicisme masque les desseins funestes». Ce style boursouflé, frappé d'invectives tonitruantes et partisanes semble, en plein 20e siècle, terriblement anachronique. L'A. dresse ensuite un historique plutôt bringuebalant du journal de Wilfrid Beaulieu, *Le Travailleur* (1931-1981).

Une difficulté présente dans la quasi totalité des actes de ce colloque vient du fait que le journal sert à la fois d'objet d'étude et de source première. Les archives (lorsqu'elles existent) ne semblent pas avoir été consultées. Ainsi, trop souvent les auteurs s'en tiennent-ils à l'anecdote, au fait cocasse, quand ce n'est pas aux écarts de langage! Voir à titre d'exemple l'article consacré aux premières années du *Messager* de Lewiston, Maine.

Les deux meilleurs articles de 1983 sont certainement ceux de B. Chevalier-Craig et de Georges J. Joyaux. La première étudie un journal frontalier le *Madawaska* et ses lecteurs américains durant la crise des années 1930. Il s'agit d'un hebdomadaire régional canadien, libéral en politique et véhiculant l'idéologie canadienne-française dominante pour francophones en Amérique du nord et particulièrement méfiant à l'endroit de l'*American Way of Life*. Les Américains s'y trouvent nettement perçus comme intolérants, matérialistes et

immoraux. Quant à Joyaux, il étudie la presse de langue française dans l'État du Michigan (nombre de journaux, tirage, marché et brèves analyses de contenu). Nous nous demandons dans quelle mesure sa conclusion ne pourrait-elle pas s'appliquer à l'ensemble de la presse franco-américaine. Celui-ci explique l'échec du journalisme franco-américain par la faiblesse numérique de la population, l'apathie d'un trop grand nombre de francophones et enfin, la puissance d'assimilation de la population de langue anglaise.

Le dernier congrès enfin (1984) fut consacré à l'étude des immigrants acadiens que l'historiographie traditionnelle avait laissés pour compte quelque part vers 1755. En effet, et ce jusqu'à tout récemment, les historiens de la franco-américanie ne s'étaient intéressés qu'aux migrants en provenance du Québec. Le cinquième colloque de l'Institut français tente de combler cette lacune. Ce congrès, peut-être plus que les précédents, est d'une facture essentiellement ethnologique. Les communications de C. J. d'Entremont et de F. Arsenault ébauchent à grands traits les causes de l'émigration acadienne vers la Nouvelle-Angleterre. Émigration de pêcheurs et de travailleurs non spécialisés vers le Maine et le Massachusetts. Outre ces rappels historiques, on trouvera dans les actes du cinquième colloque de riches informations ethnographiques sur la culture populaire, la chanson traditionnelle et sur les particularités du français néo-écossais. Enfin, des études ponctuelles de l'émigration acadienne en Nouvelle-Angleterre mettent en relief, d'abord les difficultés méthodologiques d'une telle étude (comment distinguer par exemple avec certitude les Acadiens des Canadiens français si on ignore le lieu de leur provenance); ces études mettent à jour également les réseaux d'émigration (familles, amis, lieux de départ commun) et enfin, les rapports Acadiens/Franco-Américains.

Les actes des colloques annuels de l'Institut français s'inscrivent dans une approche ethnographique dans la mesure où sont réunies des études historiques, littéraires, linguistiques et folkloriques. Si les communications ont le défaut d'être très inégales, elles n'en constituent pas moins, dans certains cas, de précieux instruments pour quiconque désire étudier la vie franco-américaine.

Département d'histoire
Université de Montréal

MARTIN TÉTREAULT